

Paul, un Français moyen
Episode 3 : Le petit bois sur la colline
Par Fabrice Hatem

La maison de Paul était bâtie à mi-pente d'un long plateau surplombant la Seine. En contrebas, de petites villas semblables à la sienne – confortables sans être luxueuses, avec leurs deux étages, leur terrasse et leur petite pièce de verdure – s'étagaient jusqu'au bord du fleuve. Vers le haut, de l'autre côté d'une petite route dont les dos d'âne épousaient les accidents du terrain, on trouvait quelques belles prairies en pente montant jusqu'à un bois couvrant le plateau.

Paul aimait bien se promener sous ces grands arbres – des châtaigniers, des chênes, mais aussi quelques hêtres et bouleaux dont les frondaisons se balançaient majestueusement au vent pendant la belle saison, dans le bruit immense et doux de leur feuillage froissé. Ils abritaient des dizaines d'espèces d'oiseaux différentes – merle, fauvette, alouette – dont Paul aimait écouter la petite musique sylvestre sans savoir très bien identifier leurs chants. Sur le plateau, les petits chemins serpentaient entre des taillis touffus qui le jour semblaient silencieux, mais qui abritaient en fait une très riche faune de petits mammifères et de rongeurs qui sortaient la nuit de leurs cachettes. En sortant très tôt le matin, juste avant l'aube il n'était pas difficile d'apercevoir un lièvre, un mulot un hérisson ou même une fouine, qui détalait à son approche pour se réfugier dans un impénétrable entrelacs de branches mortes et de racines.

Un peu plus loin, les croassements des grenouilles et des crapauds annonçaient l'approche d'un petit étang près duquel Paul aimait pique-niquer l'été avec quelques amis venus de Paris, à l'ombre d'un chêne ou d'un marronnier. Il aimait aussi y faire, quand il faisait beau, une petite sieste les dimanches après-midi sur un matelas gonflable amené à cet effet, après s'être suffisamment éloigné de l'étang pour se mettre à l'abri des inévitables moustiques. Il lui arrivait aussi de rêvasser longtemps, la tête tournée vers le ciel, bercé par le chant des oiseaux et par le bruissement des feuillages qui ondulaient au-dessus sa tête.

Un peu plus loin, on trouvait les ruines de brique et de ciment d'un vieux fortin militaire, construit sous Napoléon III, quelque peu modernisé durant l'occupation allemande, mais qui, laissé depuis à l'abandon, avait été envahi par la végétation. Paul ne s'y aventurait plus guère aujourd'hui, mais il se souvenait des innombrables parties de cache-cache et de guerres entre cow-boy et indiens auxquelles il avait participé là, il y plus de trente ans maintenant, avec sa bande de copains, lorsqu'il était enfant. Il reconnaissait encore, à peine un peu plus dégradés qu'alors, toutes les coursives, toutes les casemates, tous les postes d'observation qui avaient servi de cadre à leurs jeux et qui prenaient alors à ses yeux la dimension d'une immense forteresse. Il s'asseyait alors sur un parapet en se souvenant, rêveur, de son enfance heureuse. Il rentrait ensuite chez lui, n'aimant pas s'aventurer plus loin car sa belle forêt laissait alors la place à des carrières qui avaient littéralement dévoré l'autre partie du plateau, et dont la désolation absolue, avec ses camions et des bulldozer bruyants empruntant de larges chemins poussiéreux pour venir dévorer la terre, provoquait en Paul un sentiment de consternation.

Ces petites promenades, plus courtes en semaine, beaucoup plus longues le week-end lorsqu'il faisait beau, n'étaient pas seulement l'une des détente les plus usuelles de Paul. En fait, sans qu'il s'en rende clairement compte lui-même, c'était l'un des choses de sa vie qui le rendaient le plus heureux. Heureux de communier avec la nature, heureux de ne penser à rien, heureux de se promener avec sa femme, ses enfants et ses amis, heureux de se souvenir de son enfance, heureux d'apercevoir un beau coin de ciel bleu entre les frondaisons vertes, heureux d'entendre coasser les grenouilles autour des étangs.

Mais, trop souvent, on ne se rend pas compte, sur le moment, que l'on est heureux. La plupart du temps, on ne prend conscience du bonheur passé qu'au moment où l'on commence à le perdre.

Et c'est justement ce qui était en train d'arriver à Paul avec le petit bois au-dessus de sa maison.

Aux élections municipales de 2014, une alliance entre la gauche et les partis écologistes l'avait assez nettement emporté sur le maire divers-droite qui dirigeait mollement la commune depuis une quinzaine d'années. Elle s'engagea très vite dans une politique de solidarité et de protection de l'environnement qui reprenait au niveau local toute la doxa de la nouvelle gauche rose-verte. Parmi les nombreux projets souvent utopiques et toujours très coûteux qui furent alors envisagés et mis en place, plusieurs concernaient la « transition énergétique » : il s'agissait notamment de passer à des modes de production de l'électricité ayant un impact supposément moins négatif sur l'environnement que les centrales à combustibles fossiles ou que le nucléaire, et à valoriser les ressources locales et renouvelables. En d'autres termes, la géothermie, le petit hydraulique, le solaire et les éoliennes étaient à la mode. Ces modes de production parés de toutes les vertus (« durables », « décentralisés », « locaux », « à faible empreinte carbone », etc.) étaient certes, infiniment plus coûteux que les techniques traditionnelles désormais honnies. Mais des prix d'achat subventionnés permettaient cependant d'en espérer une certaine viabilité économique.

La municipalité se lança donc dans la recherche, sur le territoire de la commune, de sites et de partenaires pouvant se prêter à la réalisation de tels projets. On renonça assez rapidement à la géothermie profonde et au micro-hydraulique. Un projet de réseau de chaleur sur nappe phréatique fut envisagé pendant quelques mois dans le cadre de la rénovation thermique d'un ensemble HLM. Quelques centaines de mètres carrés de panneaux solaires furent installés sur les toits de petites résidences privées, d'écoles et de bâtiments communaux. Mais le projet le plus important concernait l'implantation d'un champ d'éoliennes sur les hauteurs de la commune, dans les friches forestières jouxtant les carrières du plateau de Palissy. Il s'agissait, dans un premiers temps, d'installer une dizaine d'engins, d'environ 3 MW de puissance chacun, alignées le long de la ligne de crête du plateau, sur une superficie d'environ 10 hectares. L'existence de vents d'ouest assez puissants laissait espérer un bon rendement énergétique et donc une rentabilité financière convenable du projet.

Certes, celui-ci supposait que le bois de Palissy soit en partie rasé, sur une superficie d'environ 3 hectares. Mais cette opération, par chance, concernant la limite immédiate des carrières ainsi qu'une friche immobilière, en l'occurrence un vieux fort désaffecté sans aucun intérêt. De plus, l'étude d'impact montrait qu'en dépit de l'assez grande dimension unitaire des engins (un mat de 25 mètres de haut, équipé de trois pales de 15 mètres chacune, doit 30 mètres diamètre au total), la visibilité de l'ensemble restait faible depuis la partie la plus urbanisée de la commune, située en bordure de la Seine. Quant à la distance réglementaire par rapport aux zones d'habitation denses (400 mètres en principe), elle n'était pas tout à fait respectée, mais l'adjoint au maire écologiste, qui s'était personnellement impliqué dans ce projet emblématique, se faisait fort d'obtenir une dérogation de la part de la préfecture.

Conformément à la loi, une étude d'impact fut donc lancée, suivi d'une phase de concertation avec les riverains. Mais, compte tenu de la localisation du projet, le nombre de riverains était très limité. Paul

et ses voisins, habitant à plus de 300 mètres de l'installation projetée, n'en faisant notamment pas partie. L'enquête publique se limita donc à une réunion unique à la mairie, au cours de laquelle les édiles vantèrent le caractère novateur du projet : Borneilles-sur-Seine deviendrait en effet ainsi l'une des premières communes d'Ile-de-France à atteindre une quasi autonomie énergétique, tout en expérimentant des éoliennes d'un type révolutionnaire, jamais encore installées en Europe. Et moyennant un coût total d'environ 50 millions d'euros, en partie subventionné par des aides européennes et régionales, et avec un coût d'achat de plus de 80 Euros par MWh, il serait aisé de rembourser l'emprunt de 40 millions d'euros sur 20 ans que la commune se proposait de souscrire auprès de la Caisse des dépôts pour financer le projet. Sur le plan environnemental, le projet permettait de réaliser une économie annuelle de plusieurs tonnes d'équivalent CO2, tout en présentant des nuisances locales extrêmement faibles : des rotors presque silencieux et de toutes manières très éloignés des zones d'habitation, une déforestation très limitée et de toutes manières compensée par la création d'un parc paysager consacré au thème de la croissance durable et de la biodiversité en bordure de Seine.

Le public, assez clairsemé, et constitué pour l'essentiel d'écologistes militants, manifesta bruyamment son approbation. Les objections de quelques personnes âgées, habitant des pavillons situés en bordure du bois, furent aisément balayées. Ces installations d'un type nouveau risquaient-elles de ne pas fonctionner comme prévu ? Toutes les données expérimentales grandeur nature prouvaient au contraire qu'elles étaient particulièrement fiables. Le bruit risquait-il de gêner les voisins ? La fiche technique des rotors montrait qu'il était au contraire exceptionnellement faible. On ne pourrait plus se promener dans la forêt pendant les travaux ? Il fallait tout de même que les particuliers acceptent de faire preuve d'un peu d'altruisme en supportant les quelques désagréments provisoires d'un projet qui servait si bien l'intérêt général. Bref, les objections de ces quelques vieux petits bourgeois réacs furent balayées d'un revers de main par les arguments imparables des progressistes écolos éclairés. Et, un beau matin de novembre, un bruit infernal réveilla Paul sur le coup de 7 heures du matin : les premiers bulldozers arrivaient pour entreprendre le défrichage du bois en vue de l'installation des éoliennes.

Ce fut, au fil des mois, un saccage général. En fait, l'impact du projet sur le bois avait été complètement sous-estimé. Compte tenu de la nature accidentée du terrain, il fallut défricher de larges espaces supplémentaires pour permettre aux machines et au matériel d'être acheminés vers la ligne de crête où ils devaient être installés. Les champs situés en contrebas furent transformés en zone de stockage du matériel de chantier et en site de coulage du béton nécessaire aux gigantesques plots cubiques de 10 mètres de côté qui devaient être enfouis dans le sol. Un mauvais confinement de la zone des travaux entraîna une grave pollution des étangs, qui de toutes manières diminuèrent drastiquement de superficie du fait du détournement d'une partie des eaux souterraines. L'ancien fortin, mais aussi les taillis et les haies que l'entouraient, furent rasés pour être remplacés par des socles de béton grossiers. Une grande partie des plus hautes futaies couronnant le bois furent mises à bas. La destruction de leur habitat naturel entraîna la quasi-disparition des rongeurs, mammifères, oiseaux et batraciens qui jusque-là peuplaient pacifiquement l'endroit. Des difficultés de mise en service des pales conduisirent à une dérive des coûts, à une augmentation de la durée des travaux et à un élargissement du périmètre de déforestation pour des raisons de sécurité.

Et pendant tous ces deux ans que durèrent les travaux, au milieu du bruit des arbres abattus, des marteaux-piqueurs et des injecteurs de béton, Paul déserta son cher petit bois envahi par les engins de terrassement.

Il allait maintenant se promener le dimanche dans une île de la Seine, en face de Bormeilles, où il rendait en empruntant une petite navette.

Ce n'était pas aussi joli ni aussi près de chez lui que son cher petit bois. Il devait prendre sa voiture pour descendre jusqu'à la Seine au lieu de simplement traverser la route à pieds.

Et puis, il n'y avait pas autant d'oiseaux que là-haut, et ce n'était pas vraiment un bois, juste quelques rangées d'arbres entre les champs et la Seine.

Mais c'était juste une question de temps, se disait-il, avant qu'il puisse retrouver son petit bois, une fois les travaux finis.

Il avait bien été inquiet quelques temps, quand il avait vu arriver les immenses tubes métalliques blancs destinés à servir de mats et les grandes pales hélicoïdales qui paraît-il, tourneraient 5000 heures par an à 400 mètres de chez lui.

Mais enfin, quand il était allé voir l'adjoint au maire, avec quelques voisins, pour lui demander quand se termineraient enfin les travaux, celui lui avait démontré, plans et maquettes paysagères à l'appui, que sa forêt redeviendrait bientôt plus belle qu'avant.

On était au début de la vague des éoliennes en France. La pression médiatique était forte. Tout de monde expliquait que c'était l'énergie de l'avenir, la solution aux problèmes de la planète.

Si tant de gens intelligents et influents disaient du bien des éoliennes, ça ne pouvait pas être faux, tout de même.

Et puis, Paul aimait la nature. Il avait lui-même voté aux municipales pour la coalition écolo-PS qui mettait maintenant ce projet en œuvre. Il fallait bien être cohérent avec soi-même, non ?

Il patienta donc encore 1 an, attendant la fin des travaux pour recommencer ses promenades dans son petit bois.

Enfin, dix-huit mois après date initialement prévue, le maire PS et son adjoint écolo inaugurèrent en grande pompe la nouvelle installation éolienne de la commune. Devant l'alignement des 10 hideux géants blancs qui faisait désormais ressembler la crête de Palissy au décor d'une planète artificielle de Star Wars, il vanta les mérites du projet, son caractère innovateur et sa contribution pionnière à la transition énergétique en Ile-de-France. Puis il appuya sur un bouton pour débloquer les pâles qui commencèrent à brasser l'air avec un bruit feutré mais puissant qui effaroucha les quelques derniers oiseaux réfugiés sur les arbres rescapés des alentours. Désormais, la transition énergétique était en marche à Bormeilles-sur-Seine !!!

Puis, après le cocktail champêtre, la petite foule se dispersa, les tréteaux de l'inauguration furent démontés par les employés de la mairie et le nouveau site éolien du plateau de Palissy fut rendu à sa quiétude champêtre.

Enfin, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Lorsque Paul, une fois démontées les dernières barrières de sécurité du chantier et évacuées les dernières tractopelles, franchit la petite route défoncée par les travaux pour reprendre – du moins l'espérait-il – ses promenades sylvestres, il fut navré de ce qu'il découvrit. Certes, il se doutait bien depuis quelques temps que son petit bois ne deviendrait jamais aussi joli qu'avant, mais il n'imaginait pas, tout de même, que le saccage atteindrait de telles proportions. Dévastés par les chenilles des engins de terrassement et les coulées de la bétonnière, les champs situés en contre-bas de l'ancien bois. Eventrées par énormes chemins de hallages rectilignes, les anciennes frondaisons secrètes qui conduisaient jusqu'au plateau ; enterré à jamais sous d'énormes dalles de béton brut, l'ancien fortin de son enfance réduit à quelques flaques boueuses et malodorantes. Et pour couronner le tout, il y avait cet affreux alignement de 10 mâts gigantesques au milieu de la friche désertique qui avait remplacé les beaux chênes centenaires et les beaux marronniers du plateau, et d'où surgissaient les câbles d'une ligne à moyenne tension creusant dans l'ancien bois une saillie rectiligne rejoignant la Seine. Quant aux oiseaux, aux grenouilles et aux lièvres, ils semblaient avoir purement et simplement disparu. D'ailleurs, où auraient-ils pu s'abriter, se cacher, puisqu'une bonne partie des frondaisons, des taillis et des fourrés qui les abritaient jusque-là n'existaient plus. Et surtout, il y avait ce bruit constant, ressemblant à un froissement sourd, des pales immenses fouettant l'air en permanence. Ce n'était pas très fort, mais c'était parfaitement audible, et cela rappelait constamment à Paul que son petit recoin sauvage et secret avait été transformé en usine à ciel ouvert de production d'électricité.

Lorsque, au bout de quelques mois, les pales des éoliennes commencèrent à sérieusement gêner le voisinage en émettant un obsédant petit bruit grinçant dû à un vice de fabrication des rotors, une délégation de riverains alla voir le maire. Celui-ci les reçut chaleureusement avec son adjoint écologiste. Il était porteur de bonnes nouvelles : les défauts de jeunesse des machines allaient être corrigés grâce à des travaux complémentaires. Certes, ceux-ci étaient destinés à durer quelque temps – environ deux ans -, mais la municipalité en profiterait pour réaliser un autre projet-phare : la réalisation, sur le plateau de Palissy, d'un grand parc-musée de l'écologie, entièrement consacré à la protection de l'environnement et de la biodiversité. Et ils en déroulèrent le *power point* devant les yeux éberlués de leurs visiteurs : moyennant un investissement de 100 millions d'euros –financé partie par l'emprunt, en partie par une légère augmentation de la taxe foncière - il était possible de reconstituer artificiellement sur le plateau de Palissy un système écologique riche et complet. Et le remboursement de l'emprunt serait aisément obtenu grâce au million de visiteurs annuels attendus.

Une semaine plus tard, les bulldozers revinrent donc stationner sur le terrain vague qui avait remplacé, face à la maison de Paul, la jolie prairie de son enfance. Et, le lendemain à sept heures tapante, ils recommencèrent leur infernal va-et-vient destructeur.